

L'âge du papier

par Nicolas DEMORAND

Pèlerinage de Médan 2011



Je voudrais tout d'abord vous dire ma grande émotion de parler ici, à Médan, devant vous. Que Pierre Bergé soit infiniment remercié de me permettre de vivre ce moment qui me permet aussi de revivre ma jeunesse. Et de payer une infime partie de ma dette à Zola. Lorsque j'étais étudiant à l'École Normale supérieure, j'avais l'immense ambition de devenir « zolien ». J'avais lu avec le même enthousiasme tous les romans de Zola et tous les classiques d'Henri Mitterand, les travaux de Philippe Hamon, ceux de Jean-Pierre Leduc-Adine, ceux d'Alain Pagès. La sortie de chaque nouveau numéro des *Cahiers naturalistes* entraînait chez moi des transes d'adolescent. Adolescent un peu bizarre, je l'avoue, en comparaison des normes attendues de cette classe d'âge.

Je passais à l'époque une partie de mes journées à l'Institut des textes et manuscrits modernes, rue de Richelieu. J'étais toujours fourré au Musée d'Orsay. Je marchais dans Paris comme tant de personnages de Zola, en me demandant à quoi devaient ressembler les Grands Boulevards à l'époque. Et je trouvais, bien sûr, que l'architecture du verre et du fer était de loin la plus belle ; je ne comprenais pas d'ailleurs qu'on ait pu détruire les Halles de Baltard. J'arpentais le quartier Europe, passait souvent faire un tour devant chez Zola. Je n'avais quasiment jamais vécu en France jusqu'à l'âge de 18 ans et j'avais l'impression, grâce à Zola, d'être un piéton de Paris un peu moins dupe que les autres. J'avais vingt ans et je me sentais bien dans le XIX^e siècle.

J'avais alors comme désir d'écrire une thèse sur les écrits journalistiques de Zola. De l'Affaire Manet à l'Affaire Dreyfus. En analysant la manière dont le dessin de presse, dont Zola fut toute sa vie la cible, entrait en dialogue avec les écrits du Maître. J'aimais la violence de toute cette presse, ses positions tranchées, les campagnes virulentes, la rhétorique brutale de Zola. Ses dons de polémiste. Son engagement à gauche, voire à l'extrême gauche. Je collectionnais les vieux journaux pour essayer d'éprouver ce que les lecteurs de cette époque vivaient en ouvrant leur quotidien.

J'aimais cette politisation généralisée de tout, quel que soit le sujet, du fonctionnement du Parlement à la claustration du Jury des Salons de Peinture. J'admirais la manière dont Zola proclamait ses haines, ciblait ses ennemis... 1866, Zola est âgé de vingt-six ans : « La haine est sainte. Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants, le dédain militant de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise. Haïr, c'est aimer, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes. La haine soulage, la haine fait justice, la haine grandit. Je me suis senti plus jeune et plus courageux après chacune de mes révoltes contre les platitudes de mon âge. J'ai fait de la haine et de la fierté mes deux hôtes ; je me suis plu à m'isoler et, dans mon isolement, à haïr ce qui blessait le juste et le vrai. Si je vaudrais quelque chose aujourd'hui, c'est que je suis seul et que je hais ».

Ces lectures furent pour moi une école de journalisme. La dette que j'ai envers Zola est celle-ci : m'avoir permis de comprendre quel métier je voulais faire. M'avoir permis de comprendre l'utilité sociale et démocratique de la presse et du journalisme. M'avoir mis sous

les yeux le fait qu'il n'y avait pas de contradiction radicale entre l'Art et la Presse, que l'un et l'autre avaient leur dignité particulière. Leur efficacité propre. Parler devant vous, ici à Médan, me permet de revivre ce moment et en quelque sorte de boucler une boucle. Et de remercier simplement Zola pour m'avoir permis de m'accorder avec moi-même.

J'aimerais aujourd'hui partir d'un dessin de presse. L'un de mes préférés. Je n'ai jamais pu l'acheter, alors que j'ai passé une partie de ma jeunesse à collectionner les journaux du XIX^e siècle. Le dessin auquel je pense est signé du grand Félix Vallotton. Il est à la une du numéro 52 du *Cri de Paris*, daté dimanche 23 janvier 1898. Soit dix jours après « J'accuse ».

On voit sur ce dessin de sévères bourgeois habillés en noir, chapeau haut de forme, attablés au café. Tous lisent des journaux. Dont au premier plan un lecteur de l'Aurore, la une barrée du fameux « J'accuse ». Au second plan d'autres lecteurs, à l'arrière-plan sans doute, un colporteur de presse, en train de courir. Le titre de cette image : « L'âge du papier ». Titre génial qui résume à lui seul une époque où les journaux circulaient largement ; où les titres de presse étaient nombreux, chacun occupant une place essentielle dans le choc des idées et des idéologies ; où ces journaux, des plus vulgaires et violents, des plus haineux et racleurs, aux plus dignes et réflexifs, permettaient la structuration du jeune espace public de l'encore jeune République française.

Tout cela, Vallotton le dit en une seule image. Une image qui m'exaltait quand j'étais jeune. Une image qui m'inquiète aujourd'hui que l'âge du papier est précisément en train de s'achever. C'est de cette inquiétude dont je voudrais vous parler, ici, à Médan, devant la Maison d'Émile Zola qui doit devenir un Musée Alfred Dreyfus.

Que démontrent l'Affaire Dreyfus et la place qu'y prit Émile Zola ? Qu'un texte magnifique, formidablement titré « J'accuse » par Clemenceau ; formidablement mis en page à la une, en usant de tous les ressorts typographiques qui font la langue des journaux ; bref qu'un article et un seul peut faire basculer une situation. Une situation totalement verrouillée où un innocent est systématiquement condamné contre l'évidence ; où un coupable, véritable traître de mélodrame, est systématiquement blanchi contre l'évidence. Où la justice militaire met toute sa puissance à empêcher la manifestation de la vérité.

« J'accuse » est génial aussi, pour cette raison : par la capacité qui fut la sienne à rapatrier l'Affaire Dreyfus de la justice militaire vers la justice civile. De l'ombre vers la lumière. Des enceintes où les magouilles sont possibles aux enceintes où elles le sont également, mais aux yeux de tous. Texte génial de Zola qui diffamait publiquement l'état major et s'exposait à une condamnation certaine, puis à l'exil.

Mais intuition éblouissante aussi du directeur de *L'Aurore*, Clemenceau, qui enfreignait sciemment les lois sur la presse pour aller au procès. Si « J'accuse » demeure un mythe puissant du métier de journaliste, il délivre aussi une méthodologie qui fonctionne toujours : à certains moments, pour percer le mur du silence, pour aider à la manifestation de la vérité, les journaux doivent prendre le risque de frôler ou carrément de franchir les lignes jaunes imposées par la loi.

« J'accuse » nous transmet donc une matrice essentielle de l'âge du papier. De ce point de vue, peu de choses ont changé. Évidemment, l'époque n'est pas la même, les combats d'aujourd'hui ne sont pas tous nécessairement fondateurs comme celui que mena Zola. Mais les pouvoirs sont toujours puissants, le pouvoir politique évidemment, mais aussi le pouvoir économique. Et ces pouvoirs ont appris la leçon, ils savent parfaitement se défendre. Et attaquer. Sur quoi Zola fut-il condamné ? Non pas pour l'ensemble de « J'accuse », mais surtout pour deux mots : « J'accuse enfin le premier conseil de guerre d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquitter sciemment un coupable. » Allez prouver le « par ordre » ! Où sont les preuves ? Où est le papier avec l'ordre écrit noir sur blanc ? Aujourd'hui encore, les procès de presse se jouent et se perdent sur ces arbres qui cachent la forêt.

En relisant certains écrits journalistiques de Zola, j'imaginai l'embarras dans lequel serait aujourd'hui l'avocat de *Libération*, avec lequel je passe une partie de mes journées au téléphone. Son rôle n'est pas de nous censurer, mais de nous prévenir des risques. Et surtout de réparer les pots cassés. Car l'ensemble des pouvoirs, et à ce titre le pouvoir

économique est aujourd'hui le plus puissant, ont les moyens de nous compliquer la vie de mille et une façons qui dans certains cas rendent presque impossible le travail journalistique. Si la presse peut sembler plus fade aujourd'hui, et elle l'est, en comparaison de celle du XIX^e siècle, c'est à la fois parce que l'espace public est plus ritualisé, la démocratie plus solidement installée ; mais aussi parce que vous payez très cher le fait de sortir brutalement du rang.

Je ne veux pas mettre de côté mon inquiétude profonde. Je vous le disais en commençant : l'âge du papier et tout ce qu'il implique du point de vue démocratique est en train de s'achever. Au XIX^e siècle aussi, les journaux paraissaient et mouraient, parfois après quelques numéros. Mais d'autres étaient créés immédiatement qui venaient les remplacer. La progression constante de l'alphabétisation, la multiplication du nombre des lecteurs, la modernisation des outils de production et d'impression des journaux : tout concourrait à faire de la presse le média absolu qu'il est resté jusqu'à très récemment. L'âge du papier était celui qui permettait à des titres de presse de fédérer de puissantes communautés d'esprit et de lecteurs. De structurer l'espace public. D'organiser le choc des opinions démocratiques. De faire plier, à certains moments, la raison d'État.

Aujourd'hui, ce monde est révolu. Si la presse écrite demeure qualitativement première par rapport aux médias audiovisuels, elle n'est plus le média dominant. Elle n'est plus capable de fédérer ces communautés de lecteurs. Sa voix porte moins loin, moins haut dans un monde où elle finit par être considérée non plus comme un outil irremplaçable de l'espace démocratique, mais comme un loisir. Et si le recul de la presse est perceptible dans le monde entier, il est particulièrement fort en France, cette démocratie qui lit si peu de journaux. Sans doute avons-nous, nous journalistes, une grande part de responsabilité dans cet état de fait. Mais comment nier que l'âge du papier soit derrière nous ? Que le monde de la lecture silencieuse soit en recul, en train de disparaître ? Que les journaux soient devenus des produits de luxe et l'information l'apanage non pas de tous, mais d'un petit nombre qui a les moyens de passer tous les jours par un kiosque ? Un petit club de lecteurs âgés qui peine à se renouveler, les jeunes générations n'entretenant plus, ici, de rapport fusionnel avec un quotidien. Ni même avec l'information.

Ce qui frappe dans l'image de Vallotton, c'est que tout le monde y lit un journal. Un journal différent à chaque fois. Elles sont là, dans cette pluralité des titres, les communautés et les affinités intellectuelles et politiques. Les grandes familles organisées autour d'un quotidien. Je ne regrette pas cette époque uniquement pour des raisons économiques ; certainement pas pour des raisons de pouvoir et d'influence symboliques qui plaçaient les journalistes dans le monde des puissants. Je regrette cette époque parce que, par différence, la nôtre me semble démocratiquement de moindre intensité ; et en tout état de cause incapable de recréer du collectif et des familles de pensée, voire des courants d'opinion.

Que dessinerait Vallotton aujourd'hui à la terrasse d'un café ? Après « l'âge du papier », « l'âge des écrans » ? Avec des groupes de bourgeois bohèmes équipés de tablettes et d'ordinateurs portables ? Ou est-ce qu'il décrirait « l'âge du bruit », dans lequel la presse écrite a de plus en plus de mal à se faire entendre, sauf à ce qu'une conjonction astrale la remette ponctuellement sur le devant de la scène ?

Que serait Zola aujourd'hui ? Et plus profondément : une prise de parole révolutionnaire comme « J'accuse » serait-elle encore possible et aurait-elle les mêmes effets au XXI^e siècle ? La presse aujourd'hui ne manque pas de journalistes de talent, ni de grands professionnels capables de « sortir des affaires », comme on dit dans le métier. Il est de plus en plus difficile de censurer une information, tant les sources possibles pour la diffuser sont nombreuses. Rares sont les scandales totalement étouffés ; ça n'est jamais qu'une question de temps avant qu'ils n'éclatent.

Mais nous sommes dans une situation paradoxale où beaucoup de choses sont dites, beaucoup d'enquêtes menées et beaucoup de scandales révélés. Étrangement, en situation de circulation infinie de l'information, une forme de saturation apparaît. De neutralisation de l'information par elle-même. Sans parler de l'atonie démocratique qui fait que la révélation de la surveillance électronique d'un journaliste n'est plus considérée comme une atteinte grave à la démocratie que par quelques personnes. Et une toute petite minorité de journalistes.

Je voulais partager cette inquiétude démocratique avec vous. Vous dire que Zola ne nous transmet au fond qu'une seule raison d'espérer : il n'y a pas, jusqu'à présent, de système démocratique qui puisse fonctionner sans une presse libre et de qualité. C'est ce que toute son œuvre de journaliste enseigne, d'autant qu'elle fut contemporaine de la consolidation de la République française. Je le redis : où il y a démocratie, il y a circulation libre d'informations de qualité. Je n'arrive pas à penser le contraire. Mais peut-être est-ce lié au fait que je sois de la toute dernière génération de l'âge du papier.

Peut-être aussi que l'âge des écrans trouvera ses formes propres. Son modèle économique – car l'information coûte cher à produire. Certaines expériences démontrent, sur internet, qu'au modèle ancien des communautés de lecteurs et d'esprit se retrouvant au kiosque ou au café, peut peut-être se substituer un autre modèle de même intensité démocratique, autour des journaux et des kiosques numériques et dématérialisés. Je le crois profondément, parce que je ne veux pas en douter. Et que ce combat est celui de notre génération. Il peut se formuler simplement : trouver, sur les ruines de l'âge du papier, les nouveaux vecteurs du débat démocratique.